

de savoir que quelqu'un y pense à nous et que des cœurs amis battent à l'unisson du nôtre ! L'oubli passe parfois si vite sur les absents ! Mais tu m'as gardé, chère Maria, malgré l'éloignement, toute l'affection de nos jeunes années. Je souris au souvenir des peines enfantines d'alors, comme je sourirai sans doute plus tard de ce qui fait mes tourments d'aujourd'hui.

Jours heureux passés sous ce toit béni du pensionnat, pourquoi ne faut-il vous apprécier que lorsque vous n'êtes plus ? C'est qu'il n'est pas de bonheur complet ici-bas et que, le plus souvent, nous passons à côté de lui sans même nous en apercevoir. Mais la vie est ainsi faite, car Celui dont la sagesse dirige toute chose a voulu que les contradictions vinssent au milieu des plus grandes joies nous détacher de la vie terrestre pour laquelle nous ne sommes point faits.

Je ne m'en aperçus que trop lorsqu'il y a deux ans, il me fallut quitter notre beau Canada pour suivre mes parents sur une terre étrangère. C'était mon premier chagrin, mais qu'il fut cuisant ! Je n'avais connu jusque là que les douceurs d'une vie heureuse passée au milieu de parents chéris et d'amis que j'estimais ; mon âme s'entr'ouvrait aux premiers enchantements d'un monde parfois trompeur, mais qui n'en possède pas moins ses attraits. Et il me fallait tout quitter : parents, amis, et la terre qui m'avait vu naître, le fleuve que j'aimais et ces mille riens auxquels on s'attache. Et pourquoi ? Pour aller vers l'inconnu. Qui dira les tristesses qu'un cœur ardent et avide de tendresse éprouve au milieu d'une population étrangère qui ne comprend ni ses aspirations, ni ses regrets ? Là, pas une figure connue sur laquelle le regard puisse se reposer, pas un endroit poétisé par quelque souvenir. Partout, une indifférence qui me glace et me cause une impression de vide immense. Ce n'est que dans la maison de Dieu, le même partout, que je retrouve en partie la patrie. C'est là, au pied de l'autel, que je suis allée bien souvent pleurer et parler de ce qui me manquait tant à Celui qui seul pouvait me consoler ; car, pour rien au monde, je n'aurais voulu laisser voir ma souffrance aux êtres chers qui m'entouraient de soins, de peur de leur causer une peine inutile.

Deux ans n'ont pas affaibli mes regrets ; chaque jour au contraire les a augmentés. Aussi, c'est avec une joie d'enfant que je me suis retrouvée, il y a quelques mois, au milieu de mes amis d'autrefois, sur ce beau sol canadien après lequel j'ai tant soupiré. Partout, l'on me fait fête et cet accueil cordial remplit mon cœur d'une douce ivresse. En revoyant ces lieux où j'ai passé mes jours les plus heureux, je ressens un je ne sais quoi qui me fait en même temps rire et pleurer. Oh ! que ne puis-je demeurer au milieu de vous, vous tous qui m'aimez et que j'aime ! Mais non, dans quelques semaines, il me faudra vous quitter de nouveau et retourner où le devoir m'appelle ; j'emporterai, cependant, de bien doux souvenirs qui, s'ils me rendent le départ plus pénible, viendront aussi, aux heures d'ennui, m'apporter un baume consolateur.

MYOSOTIS.

Montréal, janvier 1898.

LES CINQ PLAIES DE SAINT FRANÇOIS (*) (Voir gravure)

Un jour anniversaire de l'Exaltation de la Croix—pense-t-on—saint François d'Assise priait, le matin, sur le mont Alverne, où il s'était retiré pour faire une retraite. Tout à coup, il vit du ciel descendre vers lui, d'un vol très rapide, un séraphin aux six ailes de feu et cloué des pieds et des mains sur une croix. Saint François, pénétré de joie et de tristesse, reconnut Jésus-Christ.

Après un entretien mystérieux et familier, Jésus Christ disparut et saint François sentit son âme embrasée d'une ardeur séraphique et son corps marqué déjà des divins stigmates. "On vit ses mains et ses pieds

(*) D'après les deux Légendes de l'Office divin par saint Bonaventure.



LES CINQ PLAIES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISES, PAR GIOTTO

percés de clous dans le milieu. Les têtes des clous, rondes et noires, étaient au-dedans des mains et au-dessus des pieds. Les pointes en étaient un peu longues et paraissent de l'autre côté des chairs, se recourbant." Au côté droit, une plaie rouge—rappelant le coup de lance—laissait couler le sang sacré qui rempait et transperçait la tunique du saint.

Ce fut alors que saint François écrivit les deux cantiques italiens remplis de poésie si tendre et de foi si

vive, et dont l'un fait revenir en refrain ce cri de ravissement :

In foco l'amor mi mise, in foco l'amor mi mise !

Le saint, depuis lors, s'enveloppa les mains et porta des chaussures. Le couvent des Clarisses d'Assise conservait une des chaussures habilement confectionnée par sainte Claire, pour qu'il put marcher sans trop souffrir.—A. G.